

HISTOIRE – TEXTES

T340 « Le même mot, en français, en anglais, en allemand, s'applique à la réalité historique et à la connaissance que nous en prenons. *Histoire, history, Geschichte* désignent à la fois le devenir de l'humanité et la science que les hommes s'efforcent d'élaborer le récit de ce même devenir. Cette ambiguïté me paraît bien fondée ; la réalité et la connaissance de cette réalité sont ici inséparables l'une de l'autre d'une manière qui n'a rien de commun avec la simple *solidarité* de l'« objet » et du « sujet » [*comme c'est le cas des sciences naturelles*], car la science physique n'est pas un *élément* de la nature même qu'elle explore.

La conscience du passé est au contraire constitutive de l'existence historique. L'homme n'a vraiment un passé que s'il a *conscience* d'en avoir un, car seule cette conscience introduit la possibilité du *dialogue* et du *choix*. Autrement, les individus et les sociétés portent en eux un passé qu'ils ignorent, qu'ils subissent passivement. Ils offrent éventuellement à un observateur du dehors une série de transformations, comparables à celles des espèces animales et susceptibles d'être rangées en un ordre temporel. Tant qu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils sont et de ce qu'ils furent, ils n'accèdent pas à la dimension propre de l'histoire. L'homme est donc à la fois le *sujet* et l'*objet* de la connaissance historique » [R. Aron, *Dimensions de la conscience historique* (1961)]

T341 « La nature a voulu que *l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique* de son existence animale, et qu'il ne participe à aucune autre félicité ou perfection que celle qu'il s'est *créée lui-même*, indépendamment de l'instinct, par sa propre raison. En effet *la nature ne fait rien en vain*, et elle n'est pas prodigue dans l'emploi des moyens pour atteindre ses buts. En munissant l'homme de la raison et de la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, elle indiquait déjà clairement son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. Il ne devait pas être gouverné par l'instinct, ni secondé et informé par une connaissance innée ; il devait bien plutôt *tirer tout de lui-même*. Le soin d'inventer ses moyens d'existence, son habillement, sa sécurité et sa défense extérieure (pour lesquelles elle ne lui avait donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement des mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, son intelligence, sa sagesse même, et jusqu'à la bonté de son vouloir, devaient être entièrement son œuvre propre. La nature semble même s'être ici complue à sa plus grande économie, et avoir mesuré sa dotation animale au plus court et au plus juste en fonction des besoins les plus pressants d'une existence à ses débuts ; comme si elle voulait que l'homme, en s'efforçant un jour de sortir de la plus primitive grossièreté pour s'élever à la technique la plus poussée, à la perfection intérieure de ses pensées, et (dans la mesure où c'est chose possible sur terre) par là jusqu'à la félicité, *en doive porter absolument seul tout le mérite, et n'en être redevable qu'à lui-même...* » [Kant, *Idée d'une Histoire universelle* (1784)]

T342 « *Réflexions sur Hiroshima* – Cette petite bombe qui peut tuer cent mille hommes d'un coup et qui, demain, en tuera deux millions, elle nous met tout à coup en face de nos responsabilités. À la prochaine, la Terre peut sauter, cette fin absurde laisserait en suspens pour toujours les problèmes qui font depuis dix mille ans nos soucis. Personne ne saurait jamais si l'homme eût pu surmonter les haines de race, s'il eût trouvé une solution aux luttes de classe. Lorsqu'on y pense, tout semble vain. Pourtant, il fallait bien qu'un jour l'humanité fût mise en possession de sa mort. Jusqu'ici, elle poursuivait une vie qui lui venait on ne sait d'où et n'avait même pas le pouvoir de refuser son propre suicide faute de disposer des moyens qui lui eussent permis de l'accomplir. Les guerres creusaient de petits trous en entonnoirs, vite comblés, dans cette masse compacte de vivants. Chaque homme était à l'abri dans la foule, protégé contre le néant antédiluvien¹ par les générations de ses pères, contre le néant futur par celles de ces neveux, toujours au milieu du temps, jamais aux extrémités. Nous voilà pourtant ramenés à l'An Mil, chaque matin nous serons à la veille de la fin des temps ; à la veille du jour où notre honnêteté, notre courage, notre bonne volonté n'auront plus de sens pour personne, s'abîmeront de pair avec la méchanceté, la mauvaise volonté, la peur dans une indistinction radicale. Après la mort de Dieu, voici qu'on annonce la mort de l'homme.

Désormais, ma liberté est plus pure. Cet acte que je fais aujourd'hui, ni Dieu ni homme n'en seront les témoins perpétuels. Il faut que je sois, en ce jour même et dans l'éternité, mon propre témoin. Moral parce que je veux l'être, sur cette terre minée. Et l'humanité tout entière, si elle continue de vivre, ce ne sera pas simplement parce qu'elle est née, mais parce qu'elle aura décidé de prolonger sa vie. Il n'y a plus d'« espèce humaine ». La communauté qui s'est faite gardienne de la bombe atomique est au-dessus du règne naturel car elle est responsable de sa vie et de sa mort : il faudra qu'à chaque jour, à chaque minute, elle consente à vivre... » [Jean-Paul Sartre, *Les Temps Modernes*, n° 1, 1 octobre 1945].

T343 « N'est-ce pas indignement traiter la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que **les effets du raisonnement augmentent sans cesse au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ?** **Les ruches des abeilles** étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; **mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver** ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites.

Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais **il s'instruit sans cesse dans son progrès** : car **il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs**, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. [...] **De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tous les siècles, doit être considérée comme un même homme** qui subsiste toujours et qui apprend continuellement ». [Pascal, Préface sur *Le Traité du vide*]

T344 L'EXEMPLE DES SOCIÉTÉS TRADITIONNELLES « Le mythe cosmogonique sert ainsi aux Polynésiens de modèle archétypal pour toutes les « créations », sur quelque plan quelles se déroulent - biologique, psychologique, spirituel. En écoutant le récit de la naissance du Monde, on devient le contemporain de l'acte créateur par excellence, la cosmogonie. Il est significatif que chez les Navaho le mythe cosmogonique est raconté surtout à l'occasion des guérisons. « Toutes les cérémonies gravitent autour d'un patient, Hatrali (celui au-dessus duquel on chante), qui peut être malade ou simplement atteint dans son esprit, c'est-à-dire effrayé par un rêve, ou qui peut avoir besoin d'une cérémonie dans le seul but de l'apprendre au cours de son initiation aux pleins pouvoirs d'officiant dans ce chant - car un « *Medicine Man* » ne peut administrer une cérémonie de guérison avant que celle-ci ne lui ait été transmise ». La cérémonie comporte également l'exécution de complexes dessins sur sable (sand-paintings), qui symbolisent les différentes étapes de la Création et l'histoire mythique des dieux, des ancêtres et de l'humanité. Ces dessins (qui ressemblent étrangement aux man-dalas indo-tibétains) réactualisent l'un après l'autre les événements qui ont eu lieu *in illo tempore*. En écoutant le récit du mythe cosmogonique (suivi de la récitation des mythes d'origine) et en contemplant les dessins sur sable, le malade est projeté hors du temps profane et inséré dans la plénitude du Temps primordial - il est revenu « en arrière » jusqu'à l'origine du Monde et il assiste de la sorte à la cosmogonie. Très souvent, le patient prend un bain le jour même où commence la récitation du mythe ou l'exécution des sand-paintings ; en effet, lui aussi recommence sa vie au sens propre du mot.

Chez les Navaho, comme chez les Polynésiens, le mythe cosmogonique est suivi de la récitation des mythes d'origine qui contiennent l'histoire mythique de tous les « commencements » - la création de l'homme, des animaux et des plantes, l'origine des institutions traditionnelles et de la culture, etc. De cette façon, le malade parcourt l'histoire mythique du monde, de la création jusqu'au moment où a lieu la révélation du récit qu'on est en train de prononcer. [...]

Le refus de l'histoire – Les exemples que nous avons donnés pourraient être aisément multipliés, mais nous ne nous proposons pas d'épuiser les thèmes que nous rencontrons dans le présent essai ; nous voulons seulement les disposer suivant une perspective commune : *la nécessité pour les sociétés archaïques de se régénérer périodiquement par l'annulation du temps*. Collectifs ou individuels, périodiques ou sporadiques, les rites de régénération renferment toujours dans leur structure et leur signification un élément de régénération par répétition d'un acte archétypal, la plupart du temps l'acte cosmogonique. Ce qui nous retient principalement dans ces systèmes archaïques est l'abolition du temps concret et, partant, leur *intention antihistorique*.

Le refus de conserver la mémoire du passé, même immédiat, nous paraît être l'indice d'une anthropologie particulière. C'est, en un mot, **le refus de l'homme archaïque de s'accepter comme être historique**, son refus d'accorder une valeur à la « mémoire » et par suite aux événements inhabituels (c'est-à-dire : sans modèle archétypal) qui constituent, en fait, la durée concrète. En dernière instance, nous déchiffrons dans tous ces rites et toutes ces attitudes la volonté de dévalorisation du temps. Poussés à leurs limites extrêmes, tous les rites et tous les comportements que nous avons rappelés ci-dessus tiendraient dans l'énoncé suivant : si on ne lui accorde aucune attention, le temps n'existe pas ; de plus, là où il devient perceptible (du fait des « péchés » de l'homme, c'est-à-dire lorsque celui-ci s'éloigne de l'archétype et tombe dans la durée), le temps peut être annulé. Au fond, si on la regarde dans sa vraie perspective, la vie de l'homme archaïque (réduite à la répétition d'actes archétypaux, c'est-à-dire aux catégories et non aux événements, à l'incessante reprise des mêmes mythes primordiaux, etc.), bien qu'elle se déroule dans le temps, n'en porte pas le fardeau, n'en enregistre pas l'irréversibilité, en d'autres termes ne tient aucun compte de ce qui est précisément caractéristique et décisif dans la conscience du temps. Comme le mystique, comme l'homme religieux en

général, le primitif vit dans un continuuel présent. (Et c'est dans ce sens que l'on peut dire que l'homme religieux est un « primitif » ; il répète les gestes de quelqu'un d'autre, et par cette répétition vit sans cesse dans un présent atemporel). [...] Pour les hommes primitifs, le réel est hors de l'histoire. Nous avons vu que pendant un temps assez considérable, l'humanité s'est opposée par tous les moyens à l'« histoire ». Pouvons-nous conclure de tout cela que pendant toute cette période l'humanité était demeurée dans la Nature, et ne s'en était pas encore détachée ? « Seul l'animal est véritablement innocent », écrivait Hegel au début de ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. Les primitifs ne se sentaient pas toujours innocents, mais tentaient de le redevenir par la confession périodique de leurs fautes. Pouvons-nous voir, dans cette tendance vers la purification, la nostalgie du paradis perdu de l'animalité ? Ou bien, dans son désir de ne pas avoir de « mémoire », de ne pas enregistrer le temps et de se contenter seulement de le supporter comme une dimension de son existence, mais sans l'« intérioriser », sans le transformer en conscience, serions-nous conduits à y voir plutôt la soif du primitif pour l'« ontique », sa volonté d'être, comme sont les êtres archétypaux dont il reproduit sans cesse les gestes ?

Le problème est capital et on ne peut pas prétendre le discuter en quelques lignes. Mais on a des motifs de croire que, chez les « primitifs », la nostalgie du paradis perdu exclut franchement le désir de réintégrer le « paradis de l'animalité ». Tout ce que nous savons des souvenirs mythiques du « Paradis » nous présente, par contre, l'image d'une humanité idéale, jouissant d'une béatitude et d'une plénitude spirituelle à jamais irréalisables dans la condition actuelle de l'« homme déchu ». En effet, les mythes de nombreux peuples font allusion à une époque très lointaine, où les hommes ne connaissaient ni mort, ni travail, ni souffrance, et trouvaient à portée de leur main une nourriture abondante. *In illo tempore*, les dieux descendaient sur la Terre et se mêlaient aux humains ; de leur côté, les hommes pouvaient facilement monter au Ciel. À la suite d'une faute rituelle, les communications entre le Ciel et la Terre ont été interrompues, et les Dieux se retirèrent aux plus hauts cieux. Depuis lors, les hommes doivent travailler pour se nourrir et ils ne sont plus immortels.

Par conséquent, il est plus probable que le désir qu'éprouve l'homme des sociétés traditionnelles de refuser l'« histoire », et de se tenir à une imitation indéfinie des archétypes, trahit sa soif du réel et sa terreur de se « perdre » en se laissant envahir par l'insignifiance de l'existence profane. Peu importe si les formules et les images par lesquelles le « Primitif » exprime la réalité nous paraissent infantiles et même ridicules. C'est le sens profond du comportement primitif qui est révélateur, ce comportement est régi par la croyance dans une réalité absolue qui s'oppose au monde profane des « irréalités » ; en dernière instance ce dernier ne constitue pas à proprement parler un « monde » ; il est « irréel », par excellence, le non-créé, le non-existant : le néant » [Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour* (1949)]

T345 « Si nous comparons les modifications de l'Esprit et de la Nature, nous voyons que, dans celle-ci, l'être singulier est soumis au changement tandis que les espèces demeurent immobiles. Ainsi la planète abandonne telle ou telle place, mais sa trajectoire est fixe. Il en est ainsi des espèces animales. Le changement est un mouvement circulaire, une répétition du même. Tout est constitué par des cycles, et c'est à l'intérieur de ces cycles, parmi les individus, que le changement a lieu. [...] »

Il en est autrement avec les formes spirituelles. Ici, le changement ne s'opère pas à la surface mais dans le concept. C'est le concept lui-même qui est rectifié. Dans la nature, l'espèce ne fait aucun progrès, mais dans l'Esprit, chaque changement est un progrès. Certes, la série des formes naturelles détermine une progression graduelle depuis la lumière jusqu'à l'homme, si bien que chaque degré est une transformation du degré précédent, un principe supérieur issu du dépassement et du déclin du degré précédent. Mais, dans la Nature, les moments de ce processus se séparent et tous les échelons singuliers coexistent l'un à côté de l'autre ; la transition n'apparaît qu'aux yeux de l'Esprit pensant qui comprend cette connexion. La nature ne se comprend pas elle-même, et c'est pourquoi la négativité de ses formations n'existe pas pour elle.

En revanche dans la sphère spirituelle, il devient manifeste que les formations supérieures ont été produites par l'élaboration des formations antérieures, inférieures. C'est pour cela que ces dernières ont cessé d'exister. *Ce qui se manifeste dans le monde de l'Esprit est que chaque forme est la transfiguration de la forme précédente* : c'est pourquoi l'apparition des formes spirituelles se fait dans le temps. L'histoire universelle est donc en général l'explicitation de l'Esprit dans le temps de même que l'Idée s'explique dans l'espace comme nature. [...] La définition générale du progrès est que celui-ci constitue une succession d'étapes (Stufenfolge) de la conscience. » [Hegel, *La Raison dans l'histoire, Introduction à la Philosophie de l'histoire*]

T346 « Encore une fois, tout cela ne vise pas à nier la réalité d'un progrès de l'humanité, mais nous invite à le concevoir avec plus de prudence. Le développement des connaissances préhistoriques et archéologiques tend à étaler dans l'espace des formes de civilisation que nous étions portés à imaginer comme échelonnées dans le temps. Cela signifie deux choses : d'abord que le « progrès » (si ce terme convient encore pour désigner une réalité très différente de celle à laquelle on l'avait d'abord appliqué) n'est ni nécessaire, ni continu ; il procède par sauts, par bonds, ou, comme diraient les biologistes, par mutations. Ces sauts et ces bonds ne consistent pas à aller toujours plus loin dans la même direction ; ils s'accompagnent de changements d'orientation, un peu à la manière du cavalier des échecs qui a toujours à sa disposition plusieurs progressions mais jamais dans le même sens. L'humanité en progrès ne ressemble guère à un personnage gravissant un escalier, ajoutant par chacun de ses mouvements une marche nouvelle à toutes celles dont la conquête lui est acquise ; elle évoque plutôt le joueur dont la chance est répartie sur plusieurs dés et qui, chaque fois qu'il les jette, les voit s'éparpiller sur le tapis, amenant autant de comptes différents. Ce que l'on gagne sur l'un, on est toujours exposé à le perdre sur l'autre, et c'est seulement de temps à autre que l'histoire est cumulative, c'est-à-dire que les comptes s'additionnent pour former une combinaison favorable » [Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*].

T347 « Peut-être est-ce l'évocation de Thucydide qui nous offre, par contraste, la meilleure introduction à l'analyse de ce que l'on baptise de nos jours « sens de l'histoire ». En effet, dans l'acception que chrétiens et marxistes donnent à ce concept, Thucydide ne connaît pas de sens de l'histoire. La guerre du Péloponnèse a un aboutissement, bénéfique ou déplorable, selon les préférences des observateurs, elle n'a pas de fin qui en puisse sembler la justification ou la raison d'être. Sparte a lutté pour les libertés des cités grecques que mettait en péril l'impérialisme d'Athènes. [...] La guerre du Péloponnèse s'est terminée à une certaine date et la reddition d'Athènes en marque le terme. Mais ce terme n'est pas une fin significative qui a été ou qui aurait dû être voulue par une volonté bienfaisante. La fin une fois atteinte, l'humanité reste semblable à elle-même, nulle étape n'a été franchie dans le développement des institutions. [...] Au contraire, on dira que l'histoire a un sens si la fin de l'aventure - la société sans classes par exemple - apparaît rétrospectivement comme le but auquel tendaient, consciemment ou inconsciemment, les acteurs de ce drame séculaire. Ni les capitalistes, obstinés à défendre la propriété privée des instruments de production, ni les prolétaires, dressés contre l'exploitation, ne savent l'œuvre dont ils sont ensemble les artisans. Eux aussi, comme les acteurs vus par Thucydide, sont les jouets de leurs passions. Il n'est pas nécessaire qu'une Providence, placée au-dessus de la mêlée, oriente l'Histoire. La fin, qui n'est voulue par personne mais qui aurait été voulue par tous, si tous l'avaient comprise à l'avance, sort spontanément, nécessairement, des actions et réactions entre les individus et les groupes. [...] Le sens de l'histoire, dans son interprétation présente, d'origine hégélienne et marxiste, est à la fois l'aboutissement nécessaire du devenir et l'accomplissement de la vocation humaine. On mettra en doute cette coïncidence. Peut-on se porter garant que le déterminisme accomplira de lui-même ce que le cœur humain appelle de ses vœux ? Comment une nécessité matérielle ou passionnelle serait-elle en même temps le démiurge bienfaisant ? Ou encore, à un niveau moins élevé d'abstraction, pourquoi la victoire du prolétariat et du socialisme serait-elle à l'avance assurée ? Cette première discussion mène d'elle-même à deux autres : en quelle mesure l'avenir historique peut-il être prévu ? En quelle mesure est-il déterminé de manière à être connu par les acteurs avant de se réaliser ? » [Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique* (1961), coll. Agora, Presses Pocket, pp. 34-35, 37-38]

T348 CDP 313 L'insociable sociabilité des hommes,

T349« [A] Aujourd'hui déjà, les États entretiennent des rapports mutuels si raffinés qu'aucun d'eux ne peut relâcher sa culture intérieure sans perdre à l'égard des autres de sa puissance et de son influence ; par conséquent, sinon le progrès, du moins la conservation de ce but naturel, est suffisamment garantie par les desseins ambitieux que ceux-ci nourrissent. Bien plus, la liberté du citoyen ne peut plus guère être attaquée sans que le préjudice s'en fasse sentir dans tous les métiers, et particulièrement dans le commerce ; mais aussi, du même coup, se manifeste l'affaiblissement des forces de l'État dans ses relations extérieures. Or cette liberté s'étend d'une manière continue. Quand on empêche le citoyen de chercher son bien-être par tous les moyens qu'il lui plaît avec la seule réserve que ces moyens soient compatibles avec la liberté d'autrui, on entrave le déploiement de l'activité générale, par suite, en retour, les forces de la collectivité. C'est pourquoi les restrictions apportées à la personne, dans ses faits et gestes, sont de plus en plus atténuées ; c'est pourquoi la liberté universelle de religion est reconnue ; ainsi perce peu à peu sous un arrière-fond d'illusions et de chimères, l'ère des lumières ; c'est là un grand bien dont le genre humain doit profiter en utilisant même la soif égoïste de grandeur de ses chefs, pour peu que ceux-ci comprennent leur propre intérêt. [...] [B] Et enfin la guerre ne se borne pas à être une entreprise aux rouages très subtils, très incertaine quant au dénouement pour les deux camps ; mais encore pour les fâcheuses conséquences dont se ressent l'État écrasé sous le poids d'une dette toujours croissante (c'est là une invention moderne), et, dont l'amortissement devient imprévisible, elle finit par devenir une affaire épineuse ; en même temps l'influence que le seul ébranlement d'un État fait subir à tous les autres finit par devenir si sensible (tant chacun d'eux est indissolublement lié aux autres sur notre continent par ses industries) que ceux-ci sont obligés par la crainte du danger qui les menace, et hors de toutes considération législative, de s'offrir comme arbitres, et ainsi, longtemps à l'avance, de faire tous les préparatifs pour l'avènement d'un grand organisme politique futur dont le monde passé ne saurait produire aucun exemple ». [Kant, *Idée d'une Histoire universelle*]